

1. JEU DE PISTE POUR MARY LESTER.

Bien que le calendrier indiquait que l'on n'était qu'en juin, un soleil de plomb éclaboussait de couleur chaleureuse les innombrables rochers roses de l'archipel... Néanmoins, un petit vent de noroît et le clapotis de l'eau contre les plats-bords de la vedette laissaient une impression bienfaisante de fraîcheur.

Le plein de la saison touristique n'était pas encore arrivé et un nombre restreint de voyageurs étaient, en cette fin de matinée de mardi, montés à bord du *Kéhops* à l'embarcadère de l'Arcouest à destination de l'île de Bréhat. Une femme d'un âge certain était assise à l'intérieur de la cabine, seule, entre ses deux cabas pleins de provisions achetées au marché de Paimpol. Le reste des voyageurs était demeuré à l'extérieur pour profiter pleinement de l'air marin et du paysage toujours aussi merveilleux de cet endroit béni de la Bretagne. Un petit vieux, casquette vissée sur la tête, vraisemblablement un ancien marin, arpentait vivement le pont comme s'il se croyait être toujours le capitaine de ce bateau. Au bastingage arrière, une jeune femme s'était accoudée pour regarder filer la côte paimpolaise au bout du sillon écumant laissé par le *Kéhops* sur la mer d'un bleu profond.

La vedette blanche passa à proximité de la balise jaune et noire de Men-Joliguet et ne tarda pas à aborder l'embarcadère de Port-Clos dans un bouillonnement d'eau brassée par les pales de l'hélice en pleine manœuvre. Les voyageurs débarquèrent, les moins ingambes aidés par les matelots. La jeune femme posa quant à elle un pied alerte sur le pavé de la jetée. Aussitôt, deux gendarmes se dirigèrent vers elle, sous les regards suspicieux des autres voyageurs qui soupçonnaient déjà qu'ils allaient brandir une paire de menottes pour une arrestation.

— Capitaine Lester, bienvenue à Bréhat, lança le plus âgé qui arborait les trois chevrons d'argent de maréchal des logis-chef sur son uniforme.

— Bonjour Leblanc, lui répondit Mary Lester avec un sourire laissant transparaître le plaisir de retrouver ce gendarme avec qui elle avait bien collaboré lors d'une précédente enquête à Huelgoat.¹ Vous avez délaissé l'Argoat pour l'Armor ?

— Promotion oblige, fit Leblanc en montrant ses galons nouvellement cousus. Mais j'ai connu des affectations moins agréables.

Son regard se perdit sur le paysage marin idyllique qui les entourait. Le ciel bleu, la mer non moins azurée, les roches roses, les maisons blanches et cossues, les pinèdes, les fleurs partout présentes, certes le gendarme Leblanc aurait pu se retrouver dans un endroit beaucoup moins avenant.

— Allons au poste pour discuter de notre affaire, dit brusquement Leblanc comme pressé de se soustraire à l'envoûtement de ce paysage.

Le poste de la Gendarmerie nationale, dépendant de la brigade de Paimpol et qui n'est occupé à demeure que pendant la saison, était installé dans une maison comme tant d'autres, au Bourg Mary,

1. Voir *Le testament Duchien*.

le chef Leblanc et le jeune gendarme adjoint du nom de Couasnon s'y rendirent rapidement à pied, par les rues étroites de cette île encore exempte de circulation automobile.

— Vous savez pourquoi nous vous avons fait venir jusqu'à Bréhat, capitaine Lester ?

— Mon patron, le divisionnaire Fabien, m'a effectivement exposé votre problème et j'ai commencé à prendre connaissance des éléments du dossier...

— L'île de Bréhat est un lieu privilégié de villégiature pour de nombreuses personnalités du show-biz ou de la littérature. L'auteur à succès dont il est question dans notre affaire réside ici plusieurs mois par an, dans une maison que lui prête un lointain parent. Jeudi dernier, lorsque la vieille bréhatine qui lui sert en quelque sorte de gouvernante est venue lui préparer son déjeuner et faire un peu de ménage, elle a constaté son absence inattendue. Depuis, nul ne l'a revu. Bien sûr, il n'a pas non plus reparu à son domicile, à Orléans.

— Et vos recherches se sont révélées vaines ? Il n'y a pas eu non plus de revendication pour un quelconque enlèvement.

— Affirmatif. Les recherches ne sont d'ailleurs pas facilitées car cet écrivain a toujours refusé d'être photographié ; sa véritable identité est un secret qu'il ne partage qu'avec son éditeur. Sa description physique nous donne un homme âgé d'une soixantaine d'années, d'environ un mètre soixante-dix, de corpulence moyenne, au teint clair et aux yeux bleus, avec une barbe et des cheveux mi-longs grisonnant.

« Je pense que vous souhaitez vous rendre sur les lieux ?

C'était à deux pas : une maison du Bourg, proche de l'église, protégée par un haut mur à demi caché par d'énormes buissons d'hortensias roses et bleus. La barrière de bois peinte d'un blanc immaculé ouvrait sur un petit jardin où les agapanthes disputaient le terrain à d'autres fleurs dans un joyeux désordre coloré et odorant. La porte de la maison était munie de ses scellées qu'ôta Leblanc avec précaution. Il s'effaça pour laisser entrer Mary. On accédait d'emblée dans une vaste pièce dont le meuble principal était une massive table de bois sur laquelle trônait une soupière en faïence de Quimper sur un napperon d'un blanc crémeux. Contre cette soupière, était appuyée une feuille de papier blanc pliée en quatre.

— Mais qu'est-ce que c'est ? s'écria Leblanc. Ce document n'était pas là hier, et les scellées étaient intactes à l'instant !

Mary sortit des gants de latex de sa poche, prit la feuille de papier avec précaution, la déplia et lut ce message sorti tout droit d'une imprimante d'ordinateur :

« Rendez-vous sous le signe de saint Michel † »

— Qu'en pensez-vous, Leblanc ? demanda Mary.

— Cela me fait penser à la chapelle Saint-Michel bâtie sur le point culminant de l'île ; il y a une croix de pierre sur le tertre.

— Alors, allons voir.

Du Bourg, on gagnait la butte de Saint-Michel par de petits chemins serpentant au milieu de prés et de maisons nichées dans des bosquets. Partout, des fleurs multicolores et des bourdonnements d'abeilles au travail.

Vêtue d'une veste de lin sur un chemisier léger, d'un pantalon de toile clair et chaussée de tennis, Mary se mit à grimper allègrement le petit raidillon coupé de marches qui menait à la chapelle badigeonnée de blanc, qui servait d'amer du haut de ses modestes vingt-six mètres d'altitude. Derrière, les gendarmes suivaient plus péniblement. En cette fin de printemps, ils avaient revêtu le pull réglementaire, avec le pantalon de drap « bleu gendarme » et la casquette, frappée de la grenade enflammée, dont la forme étrange était censée rappeler le képi traditionnel. Couasnon affichait en outre une surcharge pondérale certaine, et Leblanc ne semblait plus aussi svelte que jadis. Car Mary se souvenait fort bien du jeune et sémillant gendarme qui parcourait en courant la distance séparant le village de Huelgoat du hameau de Saint-Herbot pour venir lui apporter des

renseignements confidentiels que l'adjudant-chef Mercier voulait lui cacher sur l'affaire Coppeau.¹ Peut-être que si elle n'avait pas alors déjà fréquenté Lilian...²

— Dans la police, nous avons un avantage primordial sur la gendarmerie, messieurs, clama Mary en parvenant en haut de l'escalier.

— Ah oui, et lequel ? fit Leblanc, goguenard.

— Nous pouvons nous habiller comme bon nous semble !

Du haut de la butte, la vue était magnifique sur les îlots et les innombrables écueils constituant l'archipel de Bréhat. En contrebas une digue de pierre barrait une anse pour l'instant désertée par le flot et supportait une massive maison de granite : le moulin à marée du Birlot. À la croix de pierre, érigée en avant de la chapelle, pendait une cordelette attachant une feuille de papier semblable à celle trouvée dans la maison de l'écrivain. Le nouveau message était tout aussi énigmatique :

« Il fait la roue à l'extrémité de l'île. »

— Mais qu'est-ce que c'est que ce jeu de piste ! pesta Mary. On se croirait dans le jeu télévisé de la « Carte au Trésor » ! Ce nouveau message vous fait penser à quoi, chef ?

— À part à une plaisanterie douteuse, cet intitulé me fait penser au phare du Paon construit à l'extrémité nord-est de l'île, répondit Leblanc.

Redescendant la butte Saint-Michel, le trio prit la direction du nord, toujours dans le même paysage enchanteur et fleuri. En passant au centre du Bourg, ils se ravitaillèrent de sandwiches jambon beurre qu'ils grignotèrent en chemin. Ils atteignirent rapidement le petit port de la Corderie, où un petit pont franchissait un étroit bras de mer séparant les deux îles principales de Bréhat. Dans l'île nord, tout aussitôt le paysage changea. Les sentiers fleuris et les prés à l'herbe grasse faisaient place à une lande sauvage parcourue par un sentier entièrement soumis aux rayons ardents du soleil. Les quelques arbustes rabougris ne faisaient guère d'ombre à nos touristes malgré eux.

Dans ce paysage quasi désertique, Mary crut soudain être sujette à un mirage. Au détour d'un chemin, elle fit en effet une curieuse découverte.

— Des taureaux de combat ! Mais que font-ils dans cette île ?³

Derrière une clôture qui paraissait plus symbolique que sécurisante, les deux fauves, l'œil aussi noir que leur pelage, paissaient paisiblement dans un pré à l'herbe rase et chiche entre de petits rochers roses.

— Des *toros* de prés salés... plaisanta Leblanc en poursuivant son chemin.

Revenue de sa surprise, Mary lui emboîta le pas. Il atteignirent après une marche presque harassante le phare du Paon, ouvrage en porphyre rouge qui avait remplacé vers 1948 l'ancien phare détruit par les Allemands durant la Seconde Guerre Mondiale. Une mer rugissante montait à l'assaut du promontoire rocheux déchiqueté sur lequel était bâti ce phare. Mais sur le petit muret de la plate-forme, une grosse pierre maintenait un nouveau message.

— Et voilà, cette fois je me crois devenue Nathalie Simon, ronchonna Mary.

— Et moi Philippe de Dieuleveult, renchérit Leblanc.

Le gendarme Couasnon, quant à lui, se contenta de sourire dans sa moustache.

Cette chasse au trésor ne semblait pas devoir s'arrêter ici, et dans l'île non plus d'ailleurs :

« Un message vous attend au port de Paimpol. »

— De toute façon, mort ou vivant, notre homme n'est plus sur l'île, déclara Leblanc. Croyez bien que compte tenu de la notoriété de notre « client » nous avons fouillé chaque parcelle de terrain, chaque crique, chaque creux de rocher, y compris avec l'aide de chiens et de plongeurs.

1. Voir *Le testament Duchien*.

2. Voir *Roulette russe pour Mary Lester*.

3. Authentique : j'ai fait moi-même cette découverte lors d'une promenade dans l'île en 1997 (note de l'auteur).

— D'où ce nouveau rendez-vous sur le continent ? Je ferai peut-être bien d'y demeurer jusqu'à plus ample informé, conclut Mary.

Mary Lester retraversa le chenal rapidement grâce à la vedette de la Gendarmerie, retrouva sa Twingo couleur de brume sur le parking écrasé de soleil et prit la route de Paimpol. Là, elle se gara sur un parking installé sur un terre-plein séparant deux bassins du port, descendit de voiture et regarda autour d'elle. « Au port de Paimpol, oui mais c'est un peu vague. C'est l'aiguille dans la botte de foin... ou la bouteille à la mer », pensa-t-elle en voyant une bouteille de plastique voguer sur le bassin.

Il se faisait tard. Mary résolut de prendre une chambre dans un hôtel qui lui parut fort accueillant au fond du port. La propriétaire, qui répondait au prénom de Patricia, lui proposa une chambre qui, malgré sa superficie relativement réduite, était chaleureuse et avait un avantage indéniable : sa vue imprenable sur le port de Paimpol. Mary s'y installa, subjuguée par cette vue qui lui permettait d'apprécier l'animation sur les quais du port et la forêt de mâts que constituaient les innombrables embarcations de plaisance. Sur le côté, quelques bateaux de pêche rappelaient le passé maritime de Paimpol, le temps de la glorieuse aventure des terre-neuvas et autres islandais qu'avait si bien décrite Pierre Loti et chantée Théodore Botrel. D'autant que devant sa fenêtre un vieux gréement bleu et blanc dressait ses trois mâts haubanés et présentait fièrement une proue décorée d'entrelacs vaguement celtiques ; il arborait le pavillon britannique et un panonceau « à vendre ». Le ciel, maintenant d'un bleu plus pâle sous le soleil déclinant, était parcouru du vol plané de goélands criaillant à qui mieux mieux.

Mary dîna rapidement dans une crêperie renommée de la place du Martray toute proche, puis rejoignit son hôtel par le chemin des écoliers en flânant dans les ruelles pavées cernées de vieilles façades de granite ou à pans de bois. Au bout d'une rue, une place plantée d'arbres voyait se dresser, isolé, l'ancien clocher de l'église détruite par un incendie, qui semblait protéger le petit monument dédié à Botrel, le chantre de « La Paimpolaise » et de la fameuse mais improbable falaise.

Après une nuit calme, Mary descendit dans la salle où était servi le petit-déjeuner. Stéphane, le mari de Patricia, s'activait à y distribuer les boissons chaudes tandis qu'un buffet sympathique offrait à volonté tartines, croissants, confitures, jus de fruit, yaourts, fromages, bacon, ou céréales. Assis à la table à côté de celle où elle s'installa, un vieux monsieur lui souhaita le bonjour avec un fort accent britannique. Dans un coin de la salle, un client la regardait avec insistance par-dessus l'exemplaire du *Télégramme* dont la lecture avait paru l'absorber tout d'abord.

Mary fit honneur au petit-déjeuner. Les croissants étaient excellents et elle se régala aussi d'une tartine de confiture de mûre s'accordant à merveille avec le traditionnel beurre salé. Tout en terminant à petites gorgées son thé au lait, elle songeait à son énigme et se dit qu'elle allait appeler le commissaire Fabien pour prendre conseil. Pour une fois, elle se sentait un peu déroutée. Le lecteur de journal se leva en repliant le *Télégramme* qu'il déposa nonchalamment sur une tablette proche de la table de Mary avant de s'éclipser. Celle-ci le prit à son tour pour jeter un coup d'œil sur les titres des nouvelles qui, comme à l'accoutumée, annonçaient le lot quotidien de catastrophes, d'accidents voire de guerres qui animaient notre belle planète. En le dépliant, elle eut la surprise de trouver le nouveau message inespéré :

« Vous irez droit à la solution si vous allez au beau port. »

— S'il vous plaît, monsieur, fit-elle au tenancier de l'hôtel, le « beau port », ça vous dit quelque chose ?

— L'abbaye de Beauport, sans doute ? C'est une abbaye en ruine qui se trouve au fond de l'anse de Kérity, à la sortie de Paimpol, sur la route de Saint-Quay-Portrieux. Un monument historique très intéressant.

Ayant achevé son petit déjeuner, Mary régla sa note, regagna sa Twingo et prit la direction de Saint-Quay-Portrieux dont l'évocation lui rappelait des souvenirs à la fois sentimentaux et terribles, son amour débutant pour Lilian Rimbermin et les morts violentes des cinq frères Lissenkov.¹ Après avoir traversé le bourg de Kérity, elle entrevit les murs ruinés de l'abbaye de Beauport, embouqua l'entrée du parking et se dirigea vers le bureau d'accueil. Là, elle ne sut plus que faire et lança des regards interrogateurs aux quatre coins de la pièce. La femme qui tenait la caisse l'interpella.

— Vous cherchez quelque chose, mademoiselle ?

— Oui, mais ce n'est pas très simple à expliquer. Je suis officier de police et...

— Seriez-vous le capitaine Lester ?

— Oui.

— En ce cas, j'ai une enveloppe qu'un visiteur a laissée pour vous tout à l'heure.

Ouvrant fébrilement cette enveloppe, Mary découvrit ce qui semblait être le dernier message de cet horripilant jeu de piste.

« Vous me retrouverez sous les sabots de Foyatier, vendredi à 22 h 45. »

— Merci, madame, fit-elle à la caissière. Je reviendrai sans doute un jour visiter cette abbaye qui me semble assez attrayante.

« Eh bien, songea-t-elle, voilà un rendez-vous bien mystérieux mais que je me dois d'honorer. Encore faut-il que je déchiffre cette ultime énigme ! »

Ayant regagné le parking, elle ouvrit le coffre de sa voiture et prit son ordinateur portable. Elle entra dans la crêperie qui faisait face au parking de l'abbaye. Non seulement il était bientôt l'heure de se sustenter d'une galette arrosée d'une bolée de cidre, à moins qu'elle opte pour une salade composée, mais elle avait aussi repéré sur la devanture le petit logo indiquant que l'établissement était doté de la wi-fi. Elle se connecta à l'Internet et confia le nom de « Foyatier » aux bons soins d'un moteur de recherche. Elle apprit ainsi que Denis Foyatier était un sculpteur du XIX^e siècle à qui l'on devait, entre autres œuvres, une monumentale statue équestre de Jeanne d'Arc ornant la place principale d'Orléans.

Le disparu étant citoyen orléanais, la lumière se fit soudain dans l'esprit de Mary Lester à propos de l'intitulé étrange de l'énigme : il ne pouvait s'agir que des sabots du cheval sculpté par Foyatier pour l'héroïne nationale... Et le petit malin qui avait concocté les énigmes s'était permis l'astuce de fixer l'heure du rendez-vous à 22 h 45 : 22 comme Côtes d'Armor et 45 comme Loiret... Eurêka ! Mary ne doutait plus que tout cela n'était qu'un canular monté par l'écrivain lui-même, mais dans quel but ? Elle téléphona au maréchal des logis-chef Leblanc, puis au commissaire divisionnaire Fabien pour leur annoncer qu'elle pensait pouvoir tout prochainement parvenir à boucler l'enquête. Au dernier, elle demanda l'autorisation de se rendre officiellement à Orléans, et elle sollicita en outre l'assistance de son équipier Jean-Pierre Fortin qu'elle appelait affectueusement Jipi. Si jamais l'affaire devait en fait tourner mal, l'imposante carrure de celui-ci pourrait lui être utile. Jipi lui avait déjà si souvent sauvé la vie.

Le lieutenant Fortin rejoignit le capitaine Lester à Paimpol le lendemain, jeudi. Ils se permirent de déguster un plateau de fruits de mer dans un charmant restaurant du port, à la façade ruisselante de géraniums lierre du plus beau rouge, avant de prendre la route de Saint-Brieuc, Rennes, Le Mans et ils arrivèrent à Orléans en fin d'après-midi.

Après une nuit de repos dans un hôtel de l'entrée de la ville semblable à toutes les entrées de ville, Mary Lester prit contact avec le commissaire divisionnaire Picard, à l'hôtel de police d'Orléans, le vendredi matin.

1. Voir *Roulette russe pour Mary Lester*.

Le commissaire se montra étonnamment déferent et coopératif, comme si des ordres supérieurs lui avaient été donnés. Il assura le capitaine d'un dispositif adéquat, une équipe de « bleus » devant assurer une surveillance discrète de la place du Martroi au centre de laquelle avait été érigée en 1855 la fameuse statue équestre de la Pucelle d'Orléans.

Après un après-midi consacré à une visite du centre ancien de la ville, de l'imposante cathédrale Sainte-Croix et du musée des Beaux-Arts où Mary s'émerveilla devant une exceptionnelle collection de portraits au pastel du XVIII^e siècle, les deux policiers quimpérois s'installèrent pour dîner, face à la statue de Jeanne d'Arc, à la terrasse d'une brasserie qui avait pignon sur la place du Martroi. Et quel pignon ! Tout bonnement la façade de la chancellerie des ducs d'Orléans, ce nom de chancellerie servant d'enseigne à l'établissement... La nuit tomba peu à peu et un éclairage de rêve inonda la place, mettant en valeur les façades, la statue de l'héroïne et sa décoration florale. L'heure fatidique approchait.

Et soudain, semblant surgir de nulle part, une silhouette se profila devant la statue de la Pucelle, sous le sabot de l'antérieur droit levé du destrier. Une silhouette dotée de cheveux hirsutes et d'une barbe qui l'était tout autant. Mary reconnut immédiatement ce personnage qu'elle rejoignit en quelques rapides enjambées.

— L'Archiduc !¹

— Comte Tugdual de Kermervan, pour vous servir, jeune et jolie personne ! rectifia le marginal que Mary avait connu à Quimper et qui semblait devenu plus policé. De mon nom de plume...

— ... Morice Neugênois ! sanctionna Mary.

— Eh oui ! Après avoir vogué dans les eaux paradisiaques de paradis fiscaux avec mon ami Hubert de La Hourmerie, grâce au produit détourné du casse de la bijouterie Altobello,¹ j'eus la nostalgie de la France et vins m'installer dans cette Vallée des Rois pour tenter de profiter de mes quelques talents littéraires.

— Ce qui vous a bien réussi ! Avec à la clé le prix Goncourt pour une histoire de braconniers, à l'instar de l'un de vos illustres prédécesseurs.²

L'Archiduc, ou plutôt le comte, fit le modeste et voulut entraîner Mary sur un autre sujet.

— Avez-vous remarqué, jeune fille, que vous avez commencé votre enquête sous le signe de saint Michel, dont Charles VII fit le saint patron de son royaume au temps où il doutait de lui-même dans sa jeunesse, et que vous la terminez à Orléans sous le signe de sainte Jeanne d'Arc, dont la victoire en 1429 conforta le même roi à entreprendre la reconquête de sa couronne en boutant les Anglais hors de France ?

— Dîtes donc, *môssieur* le comte, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie de jeu de piste historico-touristique à laquelle vous nous avez soumis ? Aux frais du contribuable ! Savez-vous ce que coûte un déploiement de gendarmerie et de police tel que celui que votre pseudo disparition a suscité ?

— Tout doux, chère amie. Ce sera en tout cas pour le bien de la promotion du tourisme en Bretagne, particulièrement à Bréhat et Paimpol, et aussi dans ma désormais bonne ville d'Orléans ! Car lorsque le récit de votre aventure sera publié, gageons que l'incitation des lecteurs sera forte de se rendre en ces lieux !

« Et puis, ajouta-t-il avec un clin d'œil appuyé, tout cela fut organisé avec la bénédiction d'une haute autorité...

Il marqua une pause et son regard se porta derrière Mary.

— Bonjour, capitaine Lester, fit une voix bien connue de celle-ci.

— Contrôleur général Mervent !³ s'exclama Mary en se retournant, allant de surprise en surprise.

1. Voir *Les diamants de l'Archiduc*.

2. Maurice Genevoix (1890-1980), écrivain régionaliste ligérien, prix Goncourt en 1925 pour *Raboliot*.

3. Voir *Ça ira mieux demain*.

— Capitaine, fit l'ex-patron et protecteur de Mary, j'espère que vous vous êtes bien amusée avec cette petite enquête que vous avait concoctée mon facétieux ami le comte de Kermervan. Car j'ai maintenant pour vous une affaire autrement délicate à vous soumettre. Un véritable massacre a été commis dans un village de Sologne et les enquêteurs du commissaire Picard, hélas, n'avancent guère dans leurs investigations. Alors j'ai pensé que vous...

— *Putain*, c'est reparti ! bougonna Fortin, qui avait rejoint le petit groupe au centre de la place.

— Mais, conclut celui que le monde de la littérature connaissait désormais sous le pseudonyme de Morice Neugênois, comme disait mon excellent confrère Kipling, ceci est une autre histoire.

JEAN-CLAUDE COLRAT
Orléans, avril 2009